

Warum ?

NATURELLEMENT, la minuterie s'éteint au moment précis où, parvenu au troisième palier, il cherchait sa clef. Il rallume en grognant contre la pingrerie des gens de ce pays qui jugent nécessaire d'économiser sur tout, fût-ce la durée de l'éclairage de l'escalier. Voici la porte avec sa plaque de cuivre ridiculement repliée au coin gauche supérieur pour imiter une carte de visite, et son inscription : Colonel Monnet-Leblanc. C'est agaçant de loger chez un colonel, même en retraite, mais il n'a pas trouvé autre chose. . . Après tout, la chambre est assez grande, et relativement silencieuse puisqu'elle donne sur une cour intérieure, à peu près isolée du quai bruyant.

Aussitôt la porte ouverte, il est saisi par l'odeur habituelle de l'appartement et ses narines se froncent involontairement : un mélange de vieille cire, d'air qui n'est pas renouvelé (pour économiser le chauffage) et donne l'impression d'avoir servi plusieurs fois à d'autres poumons, et un relent de cuisine à l'oignon. Bon, ce n'est pas la peine de trop analyser. Il se hâte de parcourir le couloir obscur, tourne à gauche, et parvient enfin à la porte vitrée de verre dépoli, celle de sa chambre.

« Me voilà enfin chez moi », pense-t-il avec un peu d'amertume, jì si l'on peut ainsi nommer cette pièce anonyme, à peine tiède, qui empeste le tabac refroidi. J'aurais pu, comme les copains, faire l'effort de la personnaliser, en tapissant les murs de photos, de reproductions de tableaux. » Par exemple, au-dessus de la table où il travaille *La joueuse de flûte* du Douanier Rousseau, et dans ce coin *Le champ de blés*

aux corbeaux de Van Gogh. Tout ça pour que la colonelle fasse glisser sur eux ses yeux de limace, quand elle vient fouiner dans la chambre sous prétexte de mettre en ordre. « J'ai bien repéré qu'elle fouille même la corbeille à papiers, sans doute pour voir si je n'ai pas une grisette pour maîtresse, ou si j'entretiens une danseuse, comme il se doit pour un étudiant normal, dans l'idée des bourgeois. » Il a l'habitude de jeter la première tranche qu'il coupe dans son pain, parce qu'elle est déjà durcie ; et régulièrement la vieille vient la récupérer. Est-ce pour la refiler au colonel, pour son petit déjeuner ?

Il enlève son blouson, le jette sur une chaise cannée, près du lit. Vraiment, ce soir, son humeur n'est pas au rangement. Au sortir de la cohue du restaurant universitaire, après ce repas médiocre et bousculé comme toujours, avec les types qui piaffent derrière votre siège en attendant qu'il soit libre, on ne se sent guère euphorique. Sans compter les deux heures de sanskrit, cet après-midi ; avec ce fanatique de Bérard. Il le revoit, lui et ses yeux exorbités, presque pédonculés (pas possible, il doit avoir un goître exophtalmique ; ce qui expliquerait sa susceptibilité, sa manie de la persécution). On a commencé le *Chandogya Upanishad* ; il l'entend encore déclamer de sa voix martelée, une voix de fer blanc découpé à la cisaille : « *Byarata kandam Iti Koha ankyati*... Prenez bien garde, mesdemoiselles et messieurs (c'est sa façon pompeuse de s'exprimer), prenez constamment garde au *sandhi*, phénomène par lequel la désinence de chaque terme se trouve modifiée par l'influence du mot suivant. » À moins que ce soit l'inverse, puisque *sandhi* signifie ombre. « Oh, et après tout je m'en fous », comme disait Valéry pour clore toute discussion. Le sanskrit ne me passionne pas, mais si je veux arriver à l'Institut de Langues Orientales, il faut absolument passer par cette porte. Suivie de combien d'autres ! En attendant, il faut que je termine ce soir le travail sur le traitement des occlusives et des palatales en latin. Et comme coup de l'étrier, le

degré de la prédésinentielle dans la flexion de *πόλις*. Joyeux programme ! Et non, décidément, je ne suis pas en forme. Cette U.V. de malheur qu'il faut absolument liquider cette année, et dans laquelle il se sent comme englué. Vingt-deux ans, le bel âge, comme disent les imbéciles : amour — jeunesse — maîtresse — tendresse — toujours. En fait, travailler comme un mercenaire dans cette ville brouillardeuse. Et il jette un coup d'œil rancuneux, presque haineux, sur les manuels et dictionnaires qui s'alignent pesamment sur l'étagère, à droite ; ce magma de méticulosité pédantesque et sadique, voilà ses joyeux compères de divertissement : Bloch-Georgin, Chantraine, Vendryès, Riemann et tutti quanti. À d'autres le ski, le cinéma, les discussions au bistrot. Non, le cercle est bien fermé autour de lui.

Et voilà que des vers reviennent d'eux-mêmes à sa mémoire :

« Grâce aux dieux ! mon malheur passe à mon espérance ^a

Oui, je te loue, ô ciel, de ta persévérance.

Appliqué sans relâche au soin de me punir,

Au comble des douleurs tu m'as fait parvenir.

Ta haine. . . euh. . . Ta haine. . . J'ai oublié le reste ^b.

Ah si !

J'étais né pour servir d'exemple à ta colère,

Pour être du malheur un modèle accompli (n'exagérons pas)

Eh bien, je meurs content et mon sort est rempli ^c. »

Cette véhémence le fait quand même sourire intérieurement : il y va fort, le pauvre Oreste. Tandis que lui. . . Le voilà parti à muser, avec une certaine nonchalance ; il s'entend complaisamment improviser : « Andromaque devait être. . . non mais plutôt : Andromaque, cette veuve un peu mûre et opulente,

a. . . . passe mon espérance.

b. Ta haine a pris plaisir à former ma misère.

c. Racine : *Andromaque*, acte V, scène V, vers 1613 sqq.

devait avoir des regards en coulisse pas très catholiques et remuer subtilement des hanches pour que l'aimât (il n'est pas mécontent de cet imparfait du subjonctif), pour que l'aimât ce primaire boxeur de Pyrrhus. Avec ses manières bourgeoisement habiles, elle voyait en lui un parti acceptable, à défaut de mieux — pensez donc ! à son âge et dans sa condition ! (ça, c'est le chœur des dames patronesses de l'Épire).

Hermione, cette naïve échappée du couvent, devait avoir des bras minces et de graciles épaules pour que l'aimât ce poète ambassadeur d'Oreste.

Péripéties : la pauvre Hermione, avec sa foi entière dans l'amour, est vaincue par la stratégie mondaine d'Andromaque, qui joue avec tant de sang-froid sur la corde sensible. Dernier round : Pyrrhus est poignardé (coup irrégulier : que fait l'arbitre ?), et la mort est contagieuse, autant que la folie.

Je voudrais être ce majestueux indifférent de Pylade, qui voit tout pour rien et assiste à ces jeux d'un intérêt poli et un brin amusé, les contemple, à l'écart et d'en haut. Royalement.

Pas si mal, somme toute. Il se reconnaît modestement quelques dons littéraires, et fait un instant le gros dos. Mais ce moment d'auto-satisfaction ne dure guère : il ne s'agit pas de littérature, mais de philologie ; et pas de tracer des arabesques plus ou moins élégantes autour de Racine, mais bien de viser les Langues Orientales, et pour le présent, de surmonter la première barrière, celle de cette maudite U.V. L'Épire se dissout en fumée et il se retrouve brutalement dans sa chambre de location, seul, pas plus à l'aise pour cela. « Tout le malheur des hommes vient d'une seule chose, qui est de ne pas savoir demeurer en repos dans une chambre. » Et plus malheureusement encore quand — et c'est son cas — il n'est pas question de repos, mais d'élucubrer sur les occlusives et autres. Et pourquoi pas, pendant qu'on y est, sur les déplacements de ton dans les préverbes hittites en composition ?

Il y a des moments où il se sent pris de vertige devant le néant des questions qu'on lui impose. Le bus qui le ramène tous les jours du campus traverse des quartiers plutôt misérables, un pêle-mêle de maisonnettes crasseuses et de grands ensembles récents dont le délabrement précoce apparaît encore plus criant. Tous ces smicards endettés, ces chômeurs découragés, ces immigrés sans espoir, ça leur ferait vraiment une belle jambe d'apprendre comme lui que *kasnar* veut dire 'vieillard' en pélinien et *kon* 'du chien' en vieil irlandais. Le monde de la misère et celui de la philologie constituent des univers parallèles. Penser à l'infini qui les sépare à tout jamais lui donne le vertige. Va-t-il devoir s'enfermer dans un cercle abstrait, loin de l'humanité ? En cas de réussite ô combien aléatoire et lointaine ! il deviendrait un spécialiste d'une question obscure, accessible à trois ou quatre autres dinosaures, au maximum — et qui, bien entendu, le haïront et le combattront de toutes leurs forces. Le panier de crabes, quoi. Avenir plein de séduction.

Ouais, il ne s'agit pas de vivre dans l'avenir, mais dans le présent, et pas de rêvasser autour de son travail, mais de s'y mettre même si l'enthousiasme lui fait cruellement défaut. Il s'assied devant sa table, après avoir allumé la lampe basse, repoussé le cendrier que la colonelle vide toujours scrupuleusement, mais avec dégoût (ces jeunes d'aujourd'hui qui n'arrêtent pas de fumer. De mon temps...). À portée de main, les livres nécessaires lui présentent leurs dos maussades ; voici les notes prises aux cours. Tiens ! ce classeur bleu foncé n'est pas à lui ; il l'a emprunté à Jean-Miguel (drôle de prénom, peut-être, mais c'est bien le sien) et oublié de le lui rendre. Bah, il grognera un peu, mais pour la forme. C'est un brave type ; ce sont presque tous de braves types. La petite équipe des philologues fonctionne sous une bonne entente (dans le malheur commun !) et se défend par l'humour contre l'abrutissement du travail et des examens.

Des amis ? non, mais d'honnêtes copains. Il est beaucoup trop introverti, individualiste, pour chercher ou même souhaiter davantage. Pareil pour les filles : par chance, aucune n'est chichiteuse. On peut travailler ensemble, sans histoires. Cela tombe bien parce qu'il n'a pas le temps ni l'humeur de soulever des complications. Bien sûr, toute fatuité mise à part, il a l'impression que Solange s'efforce de graviter autour de lui, sous prétexte de livres à emprunter, de discussions philologiques ou non... Mais, décidément, elle ne l'attire pas ; son physique lui paraît dépourvu de charme, ses « avantages » sont plutôt des désavantages. Il se souvient d'une remarque pertinente (et impertinente) de Jean-Miguel : comme il lui faisait remarquer que Solange n'avait pas de poitrine, l'autre a répondu : « Mais si, mon vieux ; c'est que tu ne regardes pas assez bas. » Le fait est ! Sacré Jean-Miguel !

D'ailleurs les autres filles sont bien braves, sans plus. Il les passe en revue : la grande Annie avec son éternelle robe bleue, qui oscille en marchant, comme le mât d'une barque de pêche qu'on remorque sur le sable. Simone la mafflue, qui a la manie de porter des chandails fermés d'énormes boutons de couleur, écarlates le plus souvent. Françoise, le visage maigre sous de grosses lunettes, effacée, timide, mais un vrai bourreau de travail. On peut toujours la consulter, elle sait toujours tout par cœur. Elisabeth aux cheveux blonds mais leur racine trahit la teinture. Nicole, correcte, froide, peu portée à sourire. Cécile, gentille, un peu cruche sur les bords...

Il s'arrête ; d'abord sa comparaison est hétéroclite. Ensuite, cela ne mène à rien. Il ne croit pas que l'amitié profonde soit possible entre un garçon et une fille. L'amour constitue un domaine réservé : pas question pour l'instant. Même pas question d'une sentimentalité quelconque. Il faut mener ses études avec la tendresse d'un bulldozer. Il faut arriver, et vite. Ses parents lui font constamment sentir qu'il est à

charge. Après, on verra.

Après quoi, au fait ? Après cette U.V. passée ? Il sait très bien que cela ne suffit pas. Il lui faudra encore une année pour rédiger son mémoire (sur les modalités de la syntaxe des complétives dans le troisième chant de l'Odyssée, sujet proposé, ou plutôt imposé par Bérard). Puis l'agrégation — s'il l'obtient. Un stage d'épigraphie en Crète — s'il l'obtient. Puis deux ou trois ans de purgatoire dans le secondaire. Puis les Langues Orientales. Puis les années de thèse, probablement du côté du Tokharien B, moins monopolisé que le A. Puis... Il s'arrête découragé, inexprimablement. Mais quand pourra-t-on commencer à vivre ? Il y a maldonne quelque part, et maldonne fondamentale. Une phrase de Pascal lui traverse l'esprit : « Le passé et le présent sont nos moyens ; le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre, et nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais. » Ce style coupant, sans un mot inutile, ce pessimisme, qui n'est après tout que constatation du réel, rien à dire contre. Pascal enlève tout, comme un grand coup de vent : « Encore s'en tire-t-il, lui. Oui, je sais bien grandeur de l'homme avec Dieu ; il croyait en la transcendance, à l'absolu. Je n'ai pas ce moyen d'échapper. » Oh, grosso modo, il se reconnaît déiste ou théiste — à supposer que cela fasse différence. Mais sans plus, sur un plan purement humain ; rien à voir avec le sentiment ou le « cœur » pascalien. Pas question d'adhérer à une église ou à une secte quelconque, de pratiquer, selon l'horrible expression en usage. Rien de tout cela ne l'attire ; comme la plupart de ses camarades, il se constate tolérant, surtout par indifférence.

« Quittons donc la métaphysique, à supposer qu'elle ait été abordée. » Il cherche machinalement son paquet de gauloises ; peut-être qu'une cigarette l'aiderait à réfléchir sur les occlusives, bien que la relation ne paraisse pas évidente. Mais

ce serait un prétexte pour entamer enfin ce travail qui lui donne par avance la nausée. Rien dans ses poches : il se souvient brusquement d'avoir fumé la dernière en sortant du restau U. Décidément, c'est un mauvais soir. . .

Il regarde le cendrier blanc et bleu, qu'il a piqué dans un quelconque bistrot. Sans conviction, mais par tradition estudiantine, pour faire comme les autres. Il considère avec une grimace sa laideur banale. Puis son regard se dirige vers la gauche, sans raison apparente : la lampe basse, une bouteille vide sur laquelle a été posé un abat-jour d'un rose combinai-son. Puis une chaise cannée, impersonnelle ; puis la poignée de la porte, un bec de cane en simili porcelaine ; un sous-verre accroché au mur, qui prétend représenter la baie de Naples. Affreux. Il pense avec un ricanement que le type qui a pondu cette horreur devait être assis sur le Vésuve, le cul sur un bloc de lave encore brûlant, ce qui expliquerait sa hâte. Son regard chemine en sens inverse : le sous-verre, la poignée de la porte, la chaise, la lampe basse, le cendrier. Puis repart : la lampe basse, la chaise, la poignée de. . . Ah ça ! Est-ce qu'il deviendrait complètement idiot ? Ces objets ne présentent pas le moindre intérêt. Justement : en eux-mêmes, zéro. Mais pour eux-mêmes ? Sont-ils objets ou sujets ? Existents-ils en-dehors de lui ? Sous son regard, oui, ils sont là, présents avec leur aspect faussement bonasse, de bêtise inoffensive. Mais ne disparaissent-ils pas dès qu'on cesse de les surveiller ? Peut-être que s'il balayait la pièce des yeux, très vite, en changeant brusquement le sens giratoire, peut-être les surprendrait-il en flagrant délit d'inexistence. Expérience périlleuse.

Supposons qu'elle réussisse, qu'un coup d'œil ultra-rapide révèle soudain la non-existence de ce sous-verre, par exemple, que découvrirait-il ? le néant ? Mais l'homme n'est pas fait pour voir le néant, il n'en a pas le droit. Ou alors il deviendrait aussitôt néant lui-même. En voyant cet absolu de ténèbres gluantes, avec sa puissance invincible d'attraction

qui vous force à vous fondre en absence — Diabolique : « Rien est », dit le diable dans le *Repos du septième jour*.

« Halte-là ! Assez de ces jeux dangereux. Me voilà en train de faire une crise Roquentin, comme dans *La Nausée*. Je refuse d'entrer dans la confrontation stérile entre l'essence et l'existence, l'être et le non-être. La philosophie m'apparaît comme un désert où je n'ai aucune intention de m'égarer, dunes après dunes de thèses et d'anti-thèses. Du sable mort sous un ciel d'acier. Très peu pour moi ; il faut revenir sur la terre quotidienne, dans cette chambre où mon esprit est en train de tourner en rond. Tout cela à propos d'un travail de philologie, dépourvu, il est vrai, de toute séduction. Ce n'est pourtant pas la seule raison ; peut-être rien que l'occasion accidentelle. Le drame réel doit être regardé en face : je suis seul, nécessaire à personne, pas même à moi. Je m'aperçois que tout ce que je fais est inepte ; pis encore, tout ce que je ferai plus tard, tout ce que je continuerai à faire. La parade devant le néant. Et il est des moments où je cesse même de croire à cette parade ; c'est le néant au deuxième degré. Je ne puis même pas dire que mon univers s'effondre, puisqu'il est déjà vide et dépourvu de sens. Grande découverte, mais qui n'empêche pas le monde de tourner et les gens de vaquer paisiblement à leurs affaires. La chute d'Icare, quoi ! »

Il revoit dans sa pensée le tableau de Breughel, dont un premier coup d'œil ne révèle pas la subtilité dans la construction symbolique : un homme qui laboure, un berger avec son troupeau de moutons, un navire qui s'éloigne, vent arrière. Puis on découvre, en regardant mieux, une structure en éventail, à partir du coin inférieur de droite. Le laboureur, vêtu d'un surcot vert pâle, dirige son cheval vers la gauche, et le geste de son bras qui tend le fouet dans cette direction est souligné par l'ample manche de sa chemise cramoisie. Le pâtre, dos tourné, comme son chien assis à ses pieds regarde en haut vers la gauche ; et c'est aussi de ce côté que se di-

rige le navire. Tous s'écartent avec une totale indifférence de ce petit coin de mer, en bas à droite, d'où émergent deux jambes blanches assez ridicules. Icare vient de tomber du ciel, à quelques mètres d'un pêcheur à la ligne qui ne relève même pas les yeux, fixés sur le flotteur.

« Moi aussi, je suis en train de faire ma petite chute d'Icare. Et nul ne s'en soucie. Même si je sombre, qui s'en préoccupera plus de quelques secondes, au mieux quelques minutes ? N'être nécessaire à personne, compris de personne, aimé, vraiment de personne... Ceux qui me verraient là, devant mon travail non entamé, hausseraient les épaules de pitié, plutôt de mépris. Je sais bien, trop bien que je ne suis pas le premier à être tombé (non : le terme de chute est beaucoup plus expressif dans sa férocité) comme Icare. Peut-être même ai-je lu cela quelque part. Quelle importance, ou quel soulagement ? Ce que l'on éprouve personnellement est toujours original : personne ne l'a ressenti exactement de la même façon. Bon ; et maintenant, Icare, que vas-tu faire ? — Ce que tu vas faire, mon pauvre Icare ? Ton devoir, et sans chicaner sur le double sens du mot. Tu t'attendras sur toi-même une autre fois, à supposer que le jeu en vaille la chandelle. Quand on en est à l'extrême fatigue, la pire solution est de s'arrêter. Il faut continuer, chaque pas est un pas de gagné. Marche ou crève ? Non, je refuse de crever, et je veux continuer à marcher, devant moi. Même si la direction prise peut sembler mauvaise, mieux vaut la poursuivre avec entêtement que de s'arrêter ou de rebrousser chemin. Le père Descartes l'a dit bien avant moi. Et il n'était pas plus con qu'un autre, bien au contraire. Avec tout son orgueil, toute son assurance, il y a bien dû avoir des moments, dans son poêle de Hollande, où il se sentait découragé. À ton tour de montrer que tu vaux quelque chose : « *forza, forza* ».

Il saisit une rame de papier de couleur : il en prend toujours pour ses brouillons, avec la vague idée que son inspira-

tion peut s'en trouver moins bloquée. Ce papier violet pâle lui déplaît ; tant pis pour la philologie, il fera l'affaire, mieux que du rose bonbon, du bleu lavande ou du jaune cocu. Les livres nécessaires sont déjà sur la table ainsi que le Gaffiot et le Lidell-Scott, l'artillerie lourde, et les notes de cours. Rien ne fait plus plaisir, à ces bonzes de la Fac, que de se voir resservir les miettes de leur enseignement. Desséchés comme des harengs saurs, ils sont pourtant accessibles à cette sorte de flatterie, et les notes s'en ressentent. Jeu idiot, mais qu'il faut jouer si l'on veut parvenir. « À nous deux, Bérard. Et maintenant vas-y, mon petit Rastignac ! »

Il fait un effort violent pour se concentrer : il ne faut pas que son esprit sorte du cercle lumineux que fait la lampe basse sur la table. Les bruits de l'extérieur ne lui parviennent qu'atténués : roulement lointain des autos sur le quai, re-lents, heureusement indistincts, d'une télé chez un voisin quelconque ; rien de discernable qui puisse le distraire.

« Allez, démarrons. » Une nasale dentale placée après une occlusive gutturale passe à la position gutturale, puis nasalise l'occlusive précédente. Ce qui masque le phénomène, c'est que la nasale gutturale n'avait pas en latin de notation spéciale... « Bon sang, quelle idiotie ! Voilà qui doit me consoler de ma crise philosophico-sentimentale. De toute façon, mauvais début : il aurait fallu d'abord examiner le traitement des occlusives géminées. » Il rature — à ce train-là, on n'est pas encore sorti de l'auberge. Surtout ne pas céder.

« Re commençons. « Dans son ensemble, l'étude des langues indo-européennes démontre que... » Non, trop pompeux. Et entre nous, qui peut prétendre connaître l'ensemble des langues indo-européennes ? Soyons sérieux : « Comme l'a clairement démontré M. Vendryès... » Non, Bérard le déteste. Alors une allusion à son cher maître l'adoucira peut-être : « Les remarquables travaux de M. Benveniste, qui ont jeté

une clarté nouvelle sur plusieurs points obscurs... » Non, tout de même, il ne faut pas trop pousser, Bérard finirait par subodorer quelque chose. »

Il s'arrête, découragé. Décidément, cela va mal. Dire que pendant qu'il est là, tout seul à s'empêtrer sans succès dans les premières lignes de son devoir, il y a des gens qui vont, viennent, font des choses, s'aiment — ou ne s'aiment pas. Peu importe : ils ne sont pas seuls. Dire qu'il y a des gens, la plupart sans doute, qui polissent leurs projets d'avenir, d'un avenir qu'ils souhaitent avec jubilation, des gens qui croient à quelque chose, à quelqu'un, à la vie, même à la mort — et pas lui. Pourquoi ? Pourquoi cette solitude, pourquoi ce doute universel ?

« Quand ce jeun'homme rentra chez lui
Il mit le nez dans sa belle âme
Où fermentaient des tas d'ennuis. »

Laforque a connu cela : encore avait-il la chance d'être poète, de rencontrer Leah Lee, de l'épouser, de mourir jeune. « Qu'est-ce que le bonheur ? Pourquoi les autres et pas moi ? Pourquoi faut-il vivre et mourir ? Ce que j'éprouve, je n'ai personne à qui le dire. Si ce Torquemada de Bérard se doutait de ce qui m'arrive en ce moment, il me croirait fou. Lui, ne voit pas une seule faille dans son paradis philologique. Moi, je me heurte à des « pourquoi ? » qui restent sans réponse. Warum ? Et ce silence qui fait si mal. J'ai crié dans mon cachot, et les murs eux-mêmes n'en ont pas retenti. J'ai cherché une main dans les ténèbres, et mon tâtonnement n'a trouvé que l'absence. Demain sera tel qu'aujourd'hui, après-demain tel que demain. Comme une grille rouillée dont on longe les barreaux jusqu'à la mort ; comme un tunnel boueux dont on sait seulement qu'on n'atteindra pas le bout. »

Il s'aperçoit tout d'un coup qu'il pleure : des larmes d'amertume, de désespoir, de rancœur. Rageusement, il les écrase du dos de la main. Manquait plus que cela. Surtout

ne pas s'attendrir sur soi-même. Luxe trop coûteux, ce serait la fin de tout. Il tend à fond sa volonté, fait appel à toutes ses réserves d'énergie, s'essuie encore les yeux.

« Pour bien comprendre le traitement des occlusives géminées... » Il barre encore, presque en gémissant. « O Dieu, si vous existez, ayez pitié de moi ! », relève la tête et jette un regard aveugle sur la nuit au-delà de la fenêtre ; quelques secondes. Puis se remet à écrire : « Il est significatif qu'en latin archaïque le *f* d'abord bi-labial soit rapidement devenu labio-dental... »

On n'entend plus que le petit bruit du stylo sur la feuille de papier.